

M. DE CHIRICO, PEINTRE PRÉDIT ET SOUHAIT LE TRIOMPHE DU MODERNISME¹ (“COMŒDIA” 12 DECEMBER 1927)

M. Georgio de Chirico habit Paris. Il s’y est établi définitivement. Il estime que c’est la seule ville où l’on puisse “faire une carrière”, la seule qui pousse au travail, qui inspire et qui fortifie.

“Il n’y a pas en Italie”, me dit-il, “de mouvement d’art moderne. Ni marchands, ni galeries. La peinture italienne moderne n’existe pas. Il y a Modigliani et moi; mais nous sommes presque Français.

Les Italiens sont souvent incompréhensifs par nature et moqueurs par attitude. Ils se montrent hostiles à tout mouvement moderne. Quand on leur montre une toile aux tendances neuves, ils rient; sans chercher à en pénétrer le sens ni la technique”.

N’y a-t-il pas pourtant des cubistes en Italie?

“Il n’y a pas de mouvement cubiste; il n’y a qu’un mouvement futuriste, mais qui n’a point donné d’œuvres. Il ne suffit pas de faire des discours et de distribuer des coups de poing. Il faut tout de même faire des tableaux ou faire des livres.

Ces futuristes ne sont pas sans une certaine naïveté. Je n’aime pas leur pseudo-héroïsme. Ils semblent avoir choisi une fausse attitude, à cheval entre la vitesse, l’élan, la force, toutes choses qui n’ont au fond, rien à voir avec l’art”.

M. Georgio de Chirico parle en phrases nettes, précises. Chacune de ses paroles semble, quand je la transcris, une définition. Elle n’a point cette apparence un peu dogmatique lorsqu’elle jaillit des lèvres du peintre. Car la voix de M. de Chirico est très douce, un peu hésitante, avec des inflexions presque timides qui prêtent aux paroles les plus simples une apparente complexité et un air amène aux phrases les plus dures.

“Comme peintre et comme esprit moderne, je me sens plus en harmonie en France qu’en Italie.

Je reproche à l’Italie de prendre, vis-à-vis du mouvement moderne, une attitude d’incompréhension. Pourtant, l’école moderne française est assez admirée en Italie. Mais pas la toute dernière école moderne. Les œuvres dont l’influence se fait sentir sur les plus avancés des peintres italiens sont celles de Derain et de Vlaminck.

Moi, j’aime les choses les plus avancées et les plus neuves. Aussi est-ce surtout par rapport à mes goûts propres que j’estime nulle la peinture italienne d’aujourd’hui.”

Puis M. de Chirico me parle des rapports intellectuels entre l’Italie et la France.

“Je ne crois pas à un échange intellectuel intense. Il faudrait, pour qu’un tel échange eût quelque fécondité que l’Italie se développât. Mais l’Italie ne se développe guère. En peinture, il y a bien un petit mouvement à Milan. Partout ailleurs, c’est l’affreuse Italie officielle. Et ces peintres ‘officiels’ ne sont même pas sérieux. Bonnat leur est très supérieur. Ils font du mauvais Henri Martin mêlé à du mauvais Besnard”.

Ne croyez-vous pas à un futur renouveau de la peinture italienne?

“Je l’espère. Mais comment cela viendra-t-il? Rome est une ville très belle, qui se développe surtout depuis le Fascisme, mais qui se développe politiquement, industriellement, financièrement plus qu’artistiquement.

¹ Interview by Pierre Lagarde published in “Comœdia” in the column *L’Italie et nous* on 12 December 1927.

Nul ne peut prédire l'avenir. Je souhaite que l'art se développe à son tour, et le plus tôt possible”.

M. Giorgio de Chirico n'est pas seulement un peintre. Il a écrit, outre quelques articles de critique picturale, des poèmes en français, des poèmes où sans doute, comme dans ses peintures, il se montre avant tout amoureux des “choses les plus avancées et les plus neuves”, puisqu'ils furent insérés dans des revues telles que *La Révolution surréaliste* et *La Ligne de Cœur*. Je lui demande quels maîtres il reconnaît parmi les écrivains italiens.

“Des maîtres?” me répond M. de Chirico, “mais je n'en vois pas. Il y eut de bons écrivains, comme Papini ou comme Soffici. Ils sont tombés”.

Brusquement, M. Giorgio de Chirico se leva. Il s'approcha de la fenêtre. La lumière éblouissait ses cheveux gris, son front bas, serré, têtue. Il se retourna vers moi, soudain plus souriant, malgré la moue persistante des lèvres:

“Comme on se sent chez soi, chez vous; comme on perçoit chez chacun l'estime de l'art, de l'esprit, de l'individu qui crée; comme on devine le respect”.

Et se souvenant qu'il est aussi poète, le peintre Giorgio de Chirico me parla ainsi, pour clore l'entretien:

“Si nos deux pays manquent d'interpénétration et d'échange, c'est que les Italiens manquent de talent. Voici un homme et une femme. La femme est d'une beauté merveilleuse, éblouissante. L'homme au contraire n'a ni beauté ni charme. De ces deux êtres, faites un couple. L'homme aimera la femme, et la femme aimera moins l'homme. Ils ne sont point faits l'un pour l'autre. Ils sont trop différents pour s'aimer également. L'homme qui aime sera jaloux de sentir que la femme l'aime moins. Et il en sera ainsi jusqu'à ce qu'un miracle donne à l'homme la beauté de sa compagne.

Il en est de même entre nous. La France est la belle femme. Cela vous explique le malentendu, le manque de compréhension et d'amour. Mais que vienne le miracle, que l'Italie se développe, que ses arts prospèrent, que les hommes cessent de sourire devant les tentatives et les réussites des esprits modernes, alors l'échange intellectuel se précisera, se ressortira, plus riche d'amour et plus fécond...”.